

MES FLEURS DE CHIEN

Une sélection de textes de Ludo Kaspar

N° 029 de la collection BANDONÉON



L'écriture et la lecture enfin libérées !

Ce recueil est pour vous, lisez-le, gardez-le ou déposez-le dans un lieu public... Bonne lecture ! (Exemplaire gratuit). Edition Tapuscrit 2006.

ON S'ECLATE...

Foi d'hygiène

Insane réveil qui n'a que la sonnerie à la gueule. J't'en foutrai moi des bip aigus à percer les murs de la piaule... rien à accrocher! Je l'envoie valdinguer d'un coup de poing : l'énergie de la fatigue rompue comme une baguette en deux. Avec ce qu'il s'est pris – il gît au pied de la commode à cinq mètres de mes tympans – sûr qu'il a son compte. Une clope, vite, un café, de la zique. « J'ai la tête qui éclate, j'voudrais tellement dormir », mauvaise pioche. EUROPE 2 plus ça va plus ça pue, passez moi l'expression et celles d'avant aussi. Ce n'est pas en raison de la stonitude du monde que mon crâne est un bunker explosé. Nan. Une murge de plus, c'est tout. Seul comme un roi de royaume vide il faut quand même se lever. C'est pas que je doive bosser, c'est bon pour les moutons sans Petit Prince, le boulot. Moi, je lutte au RMI pour la rédemption du Petit Prince, si j'avais un métier il serait tel quel : body-guard de Petit Prince. Dans la réalité puisqu'il faut bien s'y poser, je me lève par hygiène. On peut se défoncer en y mettant un minimum d'autodiscipline, sinon c'est cuit. Tu deviens un radis fondu. Le Petit Prince s'en remettrait pas. Pas envie d'être un radis pour des prunes, déjà que ma dernière brune me traitait de navet au pieu. La gamelle est pleine!

Khaled et Mami tournent sur la platine, un morceau calme et solaire : Caméléons. Je ne me sens plus si mal. Vive le bédouin de dix heures. La tasse de café renversée sur mes jambes nues brûle ma peau sans douleur. Tout passe comme une pierre à la poste. Lavage à l'Eléphant Bleu vitesse grand V. Je me trompe énormément, l'avez-vous remarqué ? Des habits en vrac, je suis dépareillé. Prêt à sortir Totor. Seulement je me souviens à temps que je n'ai pas de chien. Pas de souci puisqu'il faut sortir amen. J'attrape une cordelette, me la noue autour du coup et je sors alléluia. Me promener seul en jappant généreusement quand je croise une caniche ou une labrador. Inch allah.

Pour la Ville Nouvelle

C'est une ville bizarre
Où l'esprit s'use entre les gouttes

Même la pluie sent le neuf
La voiture dernier cri
Le Virgin

Le Carrefour

Tant que tu marches debout
Parfaitement déprimé
Dans l'illusion de la grande
Plane surface ; et le déni du gouffre

La Ville restera Nouvelle
La ville d'entre les gouttes
Où tout est prêt-à-vivre
Si tu retrouves ta taille

C'est une ville bizarre
A dimension humaine
Un peu style quatrième

Et c'est là, oui c'est là
Que je rentre mes neuf vies
Dans une boîte de ronrons
Sans date de péremption

Non je ne me plains pas
J'ai pris l'habitude d'être
L'espace
Qui pleut entre les gouttes.

ON SE RECENTRE

J'écirai mon soi

J'ai le harpon du doute
Planté sur chacun des mots
Que je pose entre
Deux bouffées de crabe roulé

Je toussote mes phrases
La fumée d'un sale tabac
Sur les feuilles OCB

Aux Amériques la guerre du pétrole patché
Aux indes le toc des nirvana

Ecrire pas grand chose
Pour une foule de presque personne

En rése@u
On a la permission
Du missionnaire de soi.

Ta guerre!

"Aie confianssse" Walt Disney

Peut-être je veux juste
Y croire

C'est marqué où
Quand on y croit ?

Ca nous dépasse ?

C'est évident comme ça ?

Peut-être je veux juste
Pas y croire ?

Ca fusille où
Quand on veut pas
Y croire ?

Dans ta peau
Dans tes tripes
Sur ta face triste
Ta misère
Ta race

Partout où
Corps et esprit
Se font ta guerre

Un molosse aboie
Dehors
A l'instant même
Où se ponctue cette
Phrase de demi-lune.

Me & my iron

La nuit
Quand les gens dorment

Comme le mécanisme
D'une horloge surveillée
Je resserre mes rêves
De mâchoire
Je les visse
Ces machines bien réelles

Nous ne comprenons pas
Comment ils reposent leurs nuits
Nous qui les usons

Moi et mes rêves de fer.

Jeu

Je marche dans le jeu
Comme un couple d'ennemis

Qui triche avec sa donne

Et valdingue ses parties
Comme des assiettes, des verres

Sur un mur de raison

Au matin draps croisés
Trèfle d'oreiller

Je ramasse les gains
Avec perte et fracas

Passe-pierre et scout toujours

Je pense aussi au rongeur qui construit ses barrages sur la rivière d'eau vive. J'aimerais voir la mer, ses plages de sable noir et la dune de mes désirs plantés de passe-pierre. A mettre en conserve dans un jus de vinaigre comme pour les cornichons. Je ferais des sandwiches au jambon passe-pierre pour un pique-nique amical tout en haut de la dune.

Mais le cours des flots se cloisonne en brindilles d'un égoïsme de bois et la peur de franchir ces fétus d'amour fâchés me maintient plus ou moins à l'encontre du courant. Sans cesse, presque, je résiste obligé, plongé dans mon lopin de pêche, muni d'un permis de truite captive, coincée par les écluses bricolées par le maître rongeur de la mort insidieuse. Lentement.

C'est moi qui suis comme ça, avec mes diapos sombres ? Ici il n'y a qu'un clavier, une nuit de sortie, un écran allumé. J'imagine une tortue carnivore au cou verdit de mots coursant un énorme ragondin sur les rives de ces phrases.

C'est à cause du reflet de la lune sur mes carreaux, effet de peau séchée d'astre albinos!

C'est moi ou c'est tout le monde comme ça? Des fois, toujours, jamais? Ou est-ce la plainte d'un mec qui se retient de dormir sa nuit quitte à perdre le jour? Et qui lâche ses pensées de nuitard, ses métaphores de ducasse canadienne alors que franchement le vent a disparu dehors et que je roule mes clothes. Avale mes Xanax de trajet dans une tasse de thé vert.

Je pense encore au maître rongeur de la mort insidieuse lentement. Quatre Guronzan pétillant dans l'ébrèchement d'une tasse de café froid sont sur le point de mettre le point final à cette manipulation de lettres.

Mes hommages, monsieur.

L'écran de la télé scintille ses nuées de couleurs en images brouillées, dans un silence parfait. C'est loin très loin, vers l'infini première porte à gauche... Tu tournes la tête sans clignotant et tu la vois, loin de tout. Loin de toi. Le son qui t'accompagne là est celui des ventilos de l'ordinateur ; il résonne comme le bruit du jet sur le tarmac en attente du feu vert pour rouler vers la piste. C'est l'attente loin de tout. La piste comme dans ton dernier rêve, cette nuit, est noyée au centre d'*océan-mer*. L'attente forcée-minable. Dans l'angoisse de ce que ne t'apporteront pas les messages affichés LCD : la lumière vitale. Ces mots prennent la forme de petits trolls qui inscrivent sur les runes une langue étrange. Elle semble loin si loin de tout, de toi.

C'est le refrain éternel qu'il va te falloir pêcher, plonger en apnée depuis la piste loin de tout au milieu d'*océan-mer*. Sans savoir vraiment, les yeux ouverts loin de tes paupières baissées, ce que tu rapporteras. Plonger dans ce rêve loin de tout, comptant sur tes réserves d'oxygène. Ca ira vite, un vol à l'arraché du profond. Loin de tout pour te rapprocher de toi. Encore une fois. On dira quel courage, on dira décidément quel con. Cela te paraîtra loin. Loin de toi collé contre toi. Tu n'as confiance qu'en ça. Loin de tout sauf d'un monde, à peu près le tien.

LES BAVURES SENTIMENTALES

*Je pleure en sol mineur
Sur l'inox de l'évier
Solo de pattes félines
Dans le frigo, bizarre
Je pleure en sol mineur
Je pleure dans la cuisine*

This is zee end brotha sista

Simple love

Un bruit de porte ouverte puis refermée sans mettre la langue dans la serrure ni larmes dans le Judas. Je matais la météo des plages sur LCI. Le cours de la plage est trop cher, j'ai pensé, enchaînant sur celui du CAC 40 sans rien y baiser. Elle, elle était calée vers l'exit. Avec sa valise à roulettes garée dans le hall d'entrée plutôt frais.

Hier soir il y avait une araignée accrochée à la lune. J'ai remarqué par la fenêtre du salon sur mon canapé cassé. Je ronflais trop fort pour son petit cul refusé cette fois depuis qu'elle me l'offrait à tout va : un petit oeil d'orgueil à gober. J'ai mis le mp3.

Un poids de galet s'est barré de mon bide par le balcon quand j'ai remis le verrou. C'est bon d'être seul, non ?

A Gauchin le Gal (62) un gros galet bien lisse trône sur la place du village. On raconte qu'au Moyen-Âge les femmes adultères se le traînaient par la cheville en guise de punition salée ; errantes les vilaines sous les sarcasmes des villageois et la honte du mari bien planquée derrière la forge ? Elle ne m'avait pas trompé. On s'était trompés de personne, ça arrive.

Un amour qui finit bien après un tour d'apparat sur lui-même ; clair, simple, net comme un coup d'aile de papillon sur le papier de l'air :

- Ben j'm'en vais...
- Ok.

Elle aurait pu dire, je vais à la piscine à toute... J'aurais dit Ok pareil. C'est plutôt cool, j'ai commencé à persifler. Le galet a vite réintégré mon bide. Comme quoi...

S'alléger comme un café allongé sucré light

Tant de culbutes débiles entravent les histoires...

J'ai bien connu un mec qui traînait des marmites de souhaits bouillis... l'en avait du mal à marcher. Récemment, croyant s'être délesté des souhaits sur les terres du vouloir – après une traversée aussi longue qu'un ténia – ce type a rencontré une femme. Quelques pas ensemble sur la brisure ténue d'un asphalte de cul parsemé de mots (in)compris à grande peine.

Devant elle un caddie ridé trimballait ses souhaits assez mal sécurisés, parfaitement récurrents.

'Je veux pas je veux pas! Elle rageait sans raison. J'ai quarante berges, connu aucun bateau, passé aucune écluse, je veux pas je suis bloc! Je veux pas moi je souhaite rester là, à pousser mes vieux souhaits contre des murs de pieux.'

Se sont lâchés les deux près de clous pas bien loin, à une quinzaine de pas.

Feu piétons vert: le mec a traversé titubant et précis entre les bandes sans un signe porteur vers son dos rasant les murs derrière : elle.

A peine une pince à l'âme. Une corde de peine ? Un reste de regret qui sèche comme un string sexy thing. A l'haleine du vent.

Faut dire le ténia enduré comme un rat encagé l'avait assez claqué pour qu'il puisse s'enfiler une nova d'égoïsme sans capote ni remords. Sans capote ni pincettes.

Vouloir une pensée light... pour lui.

L'avait mérité!

Sans remords! Sans remords...

On croit comprendre l'autre, on le juge : c'est détestable.

Le temps passe... Chien de capo gueulard.

A vos ordres! Et bien fait pour lui. Pour elle : Replay. Il l'écoute.

Trop tard.

Scotch

On s'accroche

On s'accroche...

Sans trop savoir pourquoi

Alors on dit : "Je t'aime"

Comme on dirait : "Je crois".

Un son de klaxon

Plus tu me suis plus je suis seul. « Seul »? J'interroge le dico analogique : « Bizarre »;« Ecarté ». Voilà qui claque mieux le sens de la marche quand tu accompagnes mon tempo dans le quartier ; un détour par les boutiques, petite?

Bizarre ; écarté. Pas une question de fric, nous pouvons moyennement profiter...

«Mange tes profiteroles et boucle la, stp, laisse-moi seul écarté, bizarre de toi.» Laisse-moi seul de moi. «Lâche-moi la main sous la table, c'est crétin». Ma pêche melba flotte dans une crème fluo à la Viet ; je n'ai pas faim de ces profits sans fin. Vomir dans les toilettes, on est filmés ?

Je nous donne deux mois. Tu le sais.

Quand nous regagnerons l'appartement de ce jour sans classe, tu donneras forme à mon sexe, on se baisera pas désapés à même le lino : vite fait, inéluctable, intenable. La vitalité en crue sur nos rives, ensemble dans le bizarre écartelé. Tu sais petite, il n'y a qu'en toi que je suis toute taxe comprise dans la facture. De ma vie.

Tu ries pour un son de klaxon, je te souhaite de garder ce bruit au fond de toi jusqu'à la fin. Même si tu te colles à un imbécile ni bizarre ni écarté qui trompera sa solitude dans sa Porsche – circuits Ricard et putes de luxe. Tu feras de même, les beaux gosses ne manqueront pas et je t'imagines sans scrupules pour la suite, ton trip c'est le marketing.

Là, on se trompe cartes sur table...

Tes bras me serrent si fort par terre. Et le frigo ronronne.

Rien que deux jours

Valse = bière+sirop menthe

Tango = bière+grenadine

Susceptible = absence de bière

« Normal, t'es pas normal. » dit avec un regard de valse. Mince un tour de manège gratos, on rempile : méchantes orties, ornieres, vipères, traverses, cailloux : Bouh! Avec mon ballon de trentenaire, mes yeux de chambre à air, j'évitais la vie : j'étais normal. Correction : je l'étais devenu à force de faiblesses. Ceux qui me connaissaient bien, à savoir moi et mon double, me surnommaient « Le concessionnaire ». Quels idiots. Mais j'avais de l'humour.

Jusqu'à ce « T'es pas normal » sorti de la bouche – avec la langue de ses baisers! – de ma femme de deux jours. L'ange avait déjà enfilé son fichu à fleurs bêtes. J'ai baillé de toute mon âme, formé le serpent absurde de l'allongement position « Je m'en claque les burnes, ma cocotte. »... Elle n'a pas remarqué car l'âme est une ampoule grillée qui brille. Par contre, j'ai noté sur mon carnet à sensations ce regard de valse. Deux jours et déjà une gerbe de Kro mentholée pleine face. Avec de la Loburg haute qualité j'aurais tout avalé vu l'ampleur de ses fesses, me serais même pas rincé ; là c'est pas passé : « Je t'ai vendu ma dernière caisse, tu pars avec et je ferme boutique. ».

Ses yeux ont dansé le Tango, j'ai frappé une Téquila-Mitchell PAF! sur son dos. "Elle était maquillée" pour la journée.

Après la rupture, je me suis fait ligaturer les trompes. J'avais lu quelques auteurs trentenaires couinant un manque de testostérone, il m'ont décidé. Mais le pire dans cette histoire fulgurante... je le résume en post-it :

Encore une qui n'avait pas d'amour.

On a tous en moi quelque chose de l'autre

Rosa de sans vie

Elle traînait de bar en bar en buvant des fantômes...

Elle s'appelait Rosa. Sa vie était une épine plantée dans le décor. On pouvait voir l'épine de Rosa pousser sur la tige des troquets du quartier.

Je passais n'importe quand dans la journée, elle y était : Café du marché, Marina, au Zénith aussi - non pas pour chanter, rien en elle ne semblait capable d'un chant : elle causait dans le vide. Piquée sur une chaise comme on dirait vissée, imposant son concert creux aux inconnus de tous les jours, ceux qu'on connaît sans connaître.

Rosa regagnait ses pénates une fois la nuit levée – Où ça ? J'ai pas cherché. Elle, Rosa, elle se couchait avec le jour, avec les fleurs.

Sans doute pas son épine... Je pense à une couronne éveillée au-dessus du lit, la couverture en lycra jaune étouffe des sanglots comme des pétales flétris qui se retournent dans leur pot d'insomnie. C'est qu'elle avait sous les yeux des cernes gonflées comme des bouées, Rosa.

Elle va craquer

A Liz

Pays paquet de rage, retire ma muselière : tu vas morfler Calais ! Pays paquet de rage, sors mes crocs qu'ils mordent ce qu'ils ont retenu au bord des docks craquelés. Pays paquet de rage, arrache le silence patoisant croisé dans la ville, éloigne-moi des familles forniquées desquelles je ne suis pas. Pays, dessine-moi un Calais libéré. Rage, la force de me retrouver présente. Paquet, un cadeau, un filet pour ramener du poisson, un lieu jaune, à défaut d'amis dans l'aquarium.

Ton port de bunker m'insupporte. Ton phare ma solitude chaque nuit par la fenêtre tourne sur mes rêves ; je n'ai pas de volets, six loyers sur la table, sur la table en carton peint. ANPE n'ouvre plus ta boîte à suppos : la demande dépasse l'offre, tu refuses de compter. ADECCO, mon coco, prends-moi pour une cruche, je vais bien droite à l'eau.

En attendant je compte mes pièces pour bouffer au centime.

Pays paquet de rage, raye-toi de la carte avant que je déraile. Pays paquet de rage, je réclame sous la plage un pavé pour lancer ma lisière de misère à la face publique qui se tait dans le vin... Les pauvres, soumis, dégueulent sans un mot.

" Elle se plaint, elle geint comme une timbrée! Alors que... la mer et ses bateaux sur l'eau et le charme de la côte qu'affectionnent les anglais! Au moins elle survit! On avisera quand elle passera du côté des zombies.", ricane la municipalité avant de poster une lettre calibrée au mal près.

Les petits oiseaux sont à l'heure

Familles!

Un Mirage 2000 poursuit un ciel sans menace
Grand-mère a un dentier
Son mirage à elle ? Oasis™ à chaque repas
Le râtelier compte à rebours ses palmes mortes

L'avion a poursuivi l'absurde en rase motte
Accrochées au carillon du salon poussiéreux
Les secondes de verre se brisent

« Comment ? » elle gueule sourde comme un seau vidé.

Les petits rats de famille
Dansent déjà sur l'héritage

L'objet conteur de temps
– Fendue la bûche de mémoire –
Attise leur ciel assuré tous risques

Bave aux lèvres, bêtes à tirer pour rien
Bave aux lèvres, bêtes à flinguer leurs clebs

Petits humains familiers
Armés de possessions

Ils regretteront la vieille
En balançant de dos
Un vernis de roses
Pour que brille le cercueil
Avec ou sans soleil

Puis chez le notaire, vite!

C'est naturel
D'oublier

C'est lumineusement humain
De voler comme des rapaces

Les petits moineaux planent à l'heure
De l'horloge à feu mémé.

ON SE LÂCHE...

Le Blues

Vendredi chez un coiffeur du Havre, une vieille dame se voit rougir dans le miroir en écoutant Mike Brant. « Rien qu'une larme dans tes yeux », c'était. On voit que toi, crie le miroir! Je l'aurais bien teinté en blues jusqu'au bout des ongles, défenestré sa choucroute, ses salades vertes abandonnées depuis si longtemps. SPLASH. Et une choucroute écrasée une, troisième rue des Emeutes. C'est assez rare les salons de coiffure nichés au cinquième. Rare comme personne.
C'est ça le Blues, c'est personne. Rien. Nada. Envolée pour une poignée de dollars. Là, entend le sifflement du vent traverser ton âme comme cent images de western spaghetti au ralenti. Et il manque quelque chose, très peu : une giclée de ketchup saupoudrée de fromage râpé. Hollandais. Du gouda, de la mimolette. Ainsi que la fanfare crierde qui accompagne le cercueil de ton âme - la même que celle d'au-dessus - dans l'avenue rincée de ta nouvelle Orléans. C'est rien le Blues, vraiment. Un peu comme Orléans. La province molle, creuse. Dont on ne se soucie guère mais qui vit sa vie. Le blues c'est rien je te dis. C'est la gare fermée des anges sans locos.

Par contre, c'est tenace comme pas deux.

A la claire fontaine

Ça l'aime ça, hein ça l'aime ça! (M'enivrerai promener le bout de ma langue citronnée)

Ce jour est un pied nu de sorcière au bûcher. J'ai remarqué bien avant le feu de foi : sesonglescouvertsdorangevernicalfornien.

« En voilà une dont je boirais bien les petons avant la flambée ».

J'ai bu des litrons 100% pur jus d'orange – sans sucre ajouté, racontent les étiquettes. Je lis que ça : les étiquettes. Mon vocabulaire est celui d'un mainate perché sur un caddie pour minot.

Donc. Aujourd'hui est un pied nu de sorcière au bûcher. J'ai belle allure en m'approchant du mât de torture de cocagne.
Les hommes en noirs climatisent tranquillos dans leurs limousines.

1. Voilà, je suis au pied. Obnubilé par les ongles sans sucre ajouté, je mouvemente un œil et FLASH! Sa chatte! Rasée. Le clito rugissant et les lèvres barbares, plein les mirettes! Regard levé avide vers son visage : « Toi tu veux me sucer, pas vrai? ». « Oui! ». « Tu seras mon dernier verre de rhum. ». Les oranges californiennes? Vertes, pas mûres... Sa chatte! Ma langue et ma soif!

2. C'est qu'elle en avait en réserve du jus dans sa fontaine, il devait avoir cruellement plu... elle avait tout gardé ; son cristal joui, hurlé en déluge avant le grand ciao!

3. Sur le point de libérer ma queue, sur le point de pénétrer, sur le point de détacher la sorcière... Les hommes en noir sont sortis de leurs bagnoles mains en flammes: des faisceaux.

Une odeur d'essence aux agrumes.
J'ai conclu que ce jour était de vitamine C. Ma dose pour un bail. Enfin, vous comprenez!

Le mot assis

Il y a toujours un mot qui vous rappelle...

J'ai viré d'un coup de pied un mot assis sur mon crâne depuis six heures – qu'on me donne un synonyme de crâne qui marque le bétail des esprits au fer rouge. Il portait un message soi-disant.

« Sers-moi un verre d'air » il a fait. Il aurait pas sorti un sou de son porte sens bourré de faux billets : boursoufflé de vérités chapardées son larfeuille en peau de crotale! Je le savais. J'ai posé son air sous le bock d'un Kleenex. L'horloge Mickey indiquait vingt heures. Me suis pas préoccupé des tenants abrutissants. Si on fout pas le boxon dans mon rade, j'accepte d'installer l'incongru au comptoir et file un jeton pour qu'il pisse l'absurde aux chiottes.

Le temps passe, torchons, pressions, vaisselle, pressons! Expressos! Mes gestes se mâchonnent comme mes paroles, visez : « Adieu à tout à l'heure » ; « Salut n'y reviens pas ». On me la fait pas, je connais mon boulot autant que mes clients. Psy, j'aurais pu faire. Patron de bar c'est moins lancinant quand on regagne sa piaule pleine de marmaille, je pensais.

Un signe du mot crânién assis... « Une tasse de café vide, chef ! » annonçant la couleur. Il ne la viderait que si je lui payais l'addition. Sinon fallait compter sur lui pour rester après fermeture. Me suis pas planté, j'ai encore pensé mi-figue mi-raison. Six heures passées avec ce con : ça suffit. « Oh, je vais arrêter de penser », j'ai décidé... Après avoir filé un coup de pied au cul d'un mot dont j'ai oublié la définition, tout le monde dehors!

J'ai baissé le rideau de fer sine die.

L'auteur a 33 ans et vit à Saint Quentin en Yvelines dans la banlieue parisienne.

Copyright 2006, tous droits réservés à l'auteur.

Retrouvez les auteurs sur le site : <http://www.fulgures.com>

Courriel éditions Tapuscrit : hervegriot@voilà.fr